



## PETIT COURRIER DES DAMES,

### JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

#### Modès.

Voilà une jolie nuit *dansante*, qui, par suite d'un contrat de mariage, où les promesses de fortune et de bonheur se sont enregistrées par-devant notaire, vient nous fournir l'occasion de parler de fraîches et élégantes toilettes. Sans être obligées de citer des noms connus dans les hautes régions du monde de Paris, nous attesterons que rien ne fut plus simple et de meilleur goût que toutes ces parures destinées à paraître dans les beaux salons de la campagne de M. \*\*\*, où le contrat fut signé. C'est une jolie chose qu'un contrat de mariage, quand le marié a vingt-cinq ans, 25,000 fr. de rente en réalité, et 25,000 en espérance; puis même chiffre du côté de la mariée, sauf sous le rapport des années, bien moins nombreuses que celles de l'époux. Du reste, simili-

tude des deux côtés pour la beauté, la grâce et l'imagination, et approbation générale de tous ceux qui furent présents à cette charmante union.

Pour le public qui ne reconnaîtra pas ici les acteurs de cette scène de bonheur, nous allons parler de quelques toilettes qui peuvent donner l'idée la plus exacte de la mode d'aujourd'hui, et nous mettre à même de remplir nos colonnes avec toute la conscience de la vérité; on y verra combien une simplicité bien entendue peut être plus séduisante qu'aucune recherche de luxe.

La mariée avait une robe en tulle de fil uni, extrêmement fin, ayant au bas un ourlet d'une main de hauteur; dans cet ourlet était passé un haut ruban de taffetas blanc qui soutenait l'étoffe et faisait former des plis gracieux au jupon; ce jupon était ouvert sur le côté. Les ourlets, moitié largeur de celui du bas, étaient



également soutenus par un ruban. Les deux côtés du jupon étaient rapprochés par cinq nœuds de ruban de taffetas blanc frangé ; ces nœuds étaient formés par quatre coques sans bout ; le milieu de ces coques était orné par une petite attache ovale formée d'une seule perle sur un champ noir. Le même genre de nœud se retrouvait au milieu des draperies du corsage et du dos, et sur les épaules. Les manches courtes et peu amples étaient un peu relevées en dedans du bras par un de ces nœuds qui retenaient les plis. La ceinture se composait d'un ruban qui s'arrêta sur le côté, sous un nœud placé au-dessus du côté ouvert du jupon.

Il n'y avait pas la moindre dentelle ni la moindre garniture à cette robe, riche seulement par l'élégance de ses draperies et la grâce de sa coupe, et exécutée chez Victorine, nom qui comprend toute la perfection. Le dessous de la robe était en poul de soie blanc. Pour coiffure, des bandeaux de cheveux de chaque côté des joues et une large tresse formant couronne au-dessus de la tête. Une petite chaîne d'or, d'une extrême finesse, traversait le front et était ornée au milieu d'une jolie perle sur fond noir. Du reste, ni boucles d'oreille ni collier. Gants et souliers blancs.

La mère de la mariée avait une robe en poul de soie blanc semé de petits bouquets de fleurs brodés en soie verte et bleue. Les manches étaient courtes, mais elle portait des mitaines en dentelle blanche. Une demi-écharpe en dentelle était nouée sur le cou, et ne cachait ni la grâce du corsage, ni la blancheur de la peau. Sur la tête un bonnet en point d'Angleterre entouré sur le devant d'une guirlande de petites roses blanches au cœur rosé, qui encadrait admirablement la figure : ce bonnet, placé très en arrière, avait plutôt l'air d'une coiffure de bal que d'un négligé ; le fond, demi entr'ouvert entre la nuque et la guirlande du devant, laissait apercevoir une belle tresse de che-

veux. Les cheveux du devant formaient deux grosses boucles, ou tire-bouchons, de chaque côté des joues.

La grand'mère de la mariée, femme toute gracieuse encore dans son aimable dignité, portait une redingote en gros de Tours gris-perle, fermée sur le devant par cinq nœuds en cordelière terminée par des glands ; les manches larges avaient un assez haut poignet recouvert d'une manchette de blonde. Un grand col en blonde, garni d'une blonde froncée tout autour. Un bonnet également en superbe blonde, noué sous le menton par de longues barbes de blonde, et orné seulement de jolis nœuds de rubans, complétait cette toilette, entendue avec tout le goût et la richesse qui conviennent à un certain âge.

Une jeune femme, qui se disait un peu souffrante, avait une redingote en organdi des Indes, doublée de gros de Naples paille, et entourée d'une double ruche de tulle à point d'esprit. Cette redingote, ouverte de manière à ce que les ruches du devant s'élargissent de chaque côté, laissait voir un jupon en gros de Naples blanc, brodé au crochet d'une guirlande sur toute la hauteur du devant. Les manches étaient très-larges et retenues au poignet et au milieu du bras par deux rubans à damier paille et blanc, formant bracelet, et noués au-dessus. Une large ceinture en ruban paille était nouée sur le côté. Le corsage, très-ouvert sur le devant, était entouré d'un petit schall au collet rabattu, garni d'une ruche ; en dedans, point de chemisette. Seulement trois rangées d'une petite chaîne de Venise, qui supportait une cassiolette. Pour coiffure, une longue barbe en point d'Angleterre attachée au sommet de la tête, sous les coques de cheveux, retombait comme une garniture de bonnet sur une guirlande de roses pâles, et venait descendre de chaque côté du cou, en faisant une espèce d'écharpe.

Deux jolies sœurs portaient des robes en tulle grec, sans ourlet, et terminées au bas du jupon par une dentelle posée à



plat. Cette dentelle se trouvait aussi autour du double petit schall qui entourait le corsage décolleté et venait se rejoindre au milieu de la poitrine, sous une agrafe en camée. Large ceinture bleu pâle, brochée et frangée en blanc, nouée sur le côté. Les manches longues et larges, et au poignet deux petits bracelets en collier de chien, formés d'écaillés d'or flexibles, ayant un jeu facile autour du bras, et fermés au milieu par un beau camée.

Pour coiffure, des touffes à l'anglaise et une seule branche de *ne m'oubliez pas* placée tout-à-fait sur le côté de la tête et retombant presque sur le cou.

Une jolie toilette se composait d'une robe d'organdi blanc semé de petits pois brodés en soie blanche. Manches courtes, corsage drapé, ceinture blanche, et sur la tête une guirlande de petites feuilles de lierre, terminée sur le côté par une rose.

Plusieurs robes en mousseline des Indes brodée au plumetis, ayant les manches courtes et un corsage à la Niobé, garni d'une belle dentelle de Malines ou d'Angleterre.

Des robes en organdi blanc broché en blanc, avec garniture de beaux rubans formant ceinture, nœuds d'épaules, et quelquefois un petit nœud au bas des manches.

Les robes les plus simples prennent un aspect d'élégance lorsqu'on y ajoute les superbes rubans que l'on fait aujourd'hui. Ce dernier luxe semble s'accroître encore; on ne fait maintenant pas une riche étoffe sans que les manufactures ne reçoivent des commandes pour des rubans qui s'y rapportent. Ce sont des satins en gros grain nuancés, brochés, frangés, brodés, etc.; enfin le ruban n'est plus l'accessoire, mais le fond de la toilette; il est probable que cet hiver il sera d'un luxe effrayant.

## Un Appartement à la mode.

— Le genre d'ameublement prend de jour en jour un nouvel aspect, et dans quelques années, il sera difficile de retrouver dans un élégant appartement quelque souvenir du luxe de l'empire ou des recherches de la restauration. Déjà les têtes de bronze, les meubles à colonnes, les candélabres supportées par de jeunes filles aux ailes étendues ne s'aperçoivent plus que chez les marchands de *meubles d'occasion*, et bientôt nous verrons se placer auprès de ces débris impériaux les canapés, les bergères, et les tables rondes à dessus de marbre qui décorent encore aujourd'hui les salons du modeste commerce ou de la petite propriété. Que si l'on nous demande quelles sont donc les nouveautés qui succèdent à ces ornemens réprouvés par la mode, nous renverrons au siècle de François I<sup>er</sup>, ou pour le moins au tems de la régence, et pour appuyer notre avis, nous allons vous montrer la chambre à coucher d'une jeune, belle et riche élégante en 1835, et vous aurez une idée de la rétrogradation luxueuse de nos goûts.

Qu'on se figure d'abord un lit ayant un ciel formé en baldaquin soutenu par des colonnes torses en bois doré et incrusté. Sur ce lit retombe un couvre-pied en mousseline brodée, doublé de taffetas jaune ou bleu et bordé d'une haute frange. Audessus de deux longs traversins qui se trouvent aux deux extrémités du lit, sont placés des oreillers recouverts en mousseline également brodée, doublés et entourés d'une haute dentelle froncée. Aux quatre coins, des nœuds de ruban jaune ou bleu qui s'accordent quelquefois avec des nœuds placés de distance en distance sur le devant du couvre-pied, qui se trouve ainsi relevé en draperie.

Puis voici une toilette à la *Grammont*, genre de toilette ressuscité pour prêter un tout gracieux aspect à la femme



assise devant ce joli meuble recouvert de sa housse en mousseline brodée et garnie de haute dentelle ou de mousseline festonnée. La glace ovale ou octogone entourée d'un léger filet d'or est aussi comme entourée d'un voile de mousseline, qui retombe en formant éventail de chaque côté, et reste tendu par le moyen d'une petite baguette d'or. Sur la tablette de la toilette se trouvent des fantaisies d'un style analogue, des petites couvertes de housses blanches brodées, garnies de dentelles, des ménagères en satin piqué, des coffrets d'ivoire ou d'argent niellé, mainte petite boîte en laque du Japon, en bois de Spa, en palissandre incrusté, et des petits coffres de Boule, redevenus si à la mode. Tout cela ne renferme plus comme autrefois des mouches, de la poudre, des pommades à la bergamote, mais l'amandine douce et suave, le patchali au parfum délicat et la benzoïde, dont l'essence enivrante est venue nous apprendre toutes les voluptueuses recherches d'un bain oriental.

Le grand fauteuil à la *Voltaire* a bien sa place dans cette chambre de style antique, mais pour se distinguer de tous ces fauteuils en maroquin ou en perse lancés dans la mode depuis deux ans, il faut qu'il soit en bois de chêne noir, forme carrée et recouvert de velours ou de satin brodé, entouré d'une haute crépine qui retombe très-bas sur les pieds. Des crépines semblables se trouvent de chaque côté des poignets du fauteuil et au haut du dossier, qui est très-élevé.

Les autres fauteuils à dessins en médaillon rond ou ovale sont montés en bois doré et couverts de lampas. On en fait déjà en bois incrusté. Nous en avons vu un charmant en bois de palissandre incrusté de nacre, et couvert de satin bleu brodé en soie blanche : rien de plus coquet, de plus élégant que ce meuble.

Les rideaux en damas ou en quinze-seize brochés sont toujours doubles, relevés de chaque côté par une embrasse dorée, ornement qui se trouve dans des for-

mes variées. Ce sont des *armures*, des chaînes, de grosses rosaces, des serpens retenant les plis du rideau dans la sinuosité de leur queue. Tout cela en or et bronze entremêlés avec goût.

Les bordures de ces rideaux sont très-hautes, et au bas se trouve une grande crépine. Les anneaux sont cachés derrière une baguette d'or recouverte de riches ornemens, tels qu'une guirlande de fleurs dorées, ou une double rangée de feuilles de laurier, ou encore des feuilles de vignes dont les grappes retombent sur les rideaux, et ce dernier genre est charmant sur des rideaux de mousseline claire unie. Indépendamment des deux rideaux d'étoffe, il faut toujours le troisième rideau de mousseline brodée qui retombe au milieu et reste presque toujours fermé.

Pour revenir aux modes de la renaissance, nous parlerons des *trumeaux* tout récemment exhumés de leur poussière pour venir se placer en face de nos superbes glaces, et étaler au fond d'un lit ou d'un canapé leurs rosettes en bois doré, leurs branches de feuillage, leurs oiseaux aux ailes déployées. Ces ornemens se retrouvent au-dessus des autres glaces, des portes, et aux extrémités des bâtons qui supportent les rideaux; mais ce qui est luxe indispensable, luxe devenant de plus en plus général, c'est la mode des *portières*. Elles s'accordent toujours avec l'étoffe et la nuance des rideaux, à l'exception qu'on les double en grosse soie d'une couleur tranchante. Ainsi une portière en damas jaune et doublée en moire bleue, une portière en damas rouge et doublée en moire orange ou verte. Au bas une lourde crépine, et pour les relever de chaque côté des embrasses semblables à celles qui retiennent les rideaux. L'ornement qui cache les anneaux est également assorti à celui des rideaux.

Viennent dans toutes les pièces des *étagères*, fantaisie bizarre, amusante, variée à l'infini, et qui porte passablement le cachet du caractère et des habi-



tudes de la maison en offrant maintes curiosités et objets de caprice d'un style plus ou moins coquet ou sérieux. Les étagères se placent sur une console de salon, sont vitrées ou à découvert, et toutes remplies de ces petits riens qui formaient il y a quelques années sur toutes les commodes ce que l'on appelait *le petit Dunkerque*.

On place dans l'angle d'un salon des étagères arrondies, formées en laque, en marqueterie ; on en place de chaque côté d'une cheminée, et alors elles sont étroites, élancées, offrent des petites tablettes sur lesquelles on place une curiosité, un album, une sculpture, un vase de Chine, etc., etc. Le bois de palissandre incrusté s'emploie beaucoup pour cet usage.

Nous parlerons peu de tapis, car dans cette saison on leur préfère les parquets en marqueterie, ainsi qu'on les fait maintenant dans toutes les maisons opulentes. Cependant nous avons observé que, pour ne pas écraser la richesse des meubles tous variés et assez compliqués, on emploie beaucoup de tapis unis ou n'ayant qu'un léger semé.

Une autre innovation qui s'accroît de jour en jour, c'est le nombre des petites tables que l'on place dans les salons de réception, comme dans les chambres à coucher, les cabinets d'étude, etc., etc. Ces petites tables, de toutes formes et de toutes dimensions, n'offrent qu'une tablette assez grande pour recevoir un livre, un ouvrage de femme, un verre d'eau. On les place près d'un divan, d'une causeuse, au coin d'une cheminée, et ces petits ouvrages sont dans la même proportion, en bois de rose avec marqueterie, baguette en cuivre sur les bords, et pieds en cuivre si légers qu'ils semblent prêts à s'incliner à la moindre pression. On peut compter quatre ou cinq de ces petites tables dans un salon.

Il est aussi une mode qui semble convenir à nos goûts légers et variés, c'est l'usage des meubles *dépareillés*, qui sont introduits dans nos salons sous toutes

les formes et sous toutes les nuances. Les chaises surtout offrent comme un musée de tous les tems, de tous les usages. Elles sont en chêne noir, en bois doré ou peint, en damas, en lampas, en vieille tapisserie. Quelques-unes ont des housses qui paraissent enlevées aux appartemens de Gabrielle d'Estrée.

Les personnes qui ne peuvent arriver au luxe coûteux des vieux fauteuils en chêne noir tordu se contentent de petits plians ou *tabourets* du même genre. C'est toujours prouver que l'on sait ce qui est à la mode.

Dans toutes ces vieilleries, rien de plus recherché que ce qui peut rappeler les armoires ou tables, ou bibliothèques de *Boulle*. C'est une grâce du ciel que de se procurer aujourd'hui une table en bois noir relevé en dorure, qui prouve que son origine est du tems de *Boulle*.

Ainsi, l'on conçoit que d'après cet élan rétrograde de la mode, il n'est plus question de la froide et monotone régularité de nos salons tels qu'on les admirait il y a dix ans.

On appellerait dans le grand monde *genre épicier* un salon uniforme rouge, avec table de marbre au milieu et bergères de chaque côté de la cheminée ; et cependant nous devons avouer qu'il est très-difficile d'atteindre à l'élégance *d'antique moderne* que l'on exige aujourd'hui ; car il faut plus d'argent pour se procurer un fauteuil à colonnes torsées en vieux chêne, que pour acheter le plus joli ameublement des magasins de Lesage.

## VIEILLIR.

*Vieillir!* disait un jour une femme douée d'autant de sensibilité que d'esprit et de grâce ; *vieillir!* répétait-elle d'un ton douloureux tout en traçant à une de ses amies le bulletin des modes de la semaine, occupation très-légère et bien



triste sans doute, quand on n'a point l'ame aux bals et aux falbalas. Peut-être cette occupation lui était-elle imposée par quelque pacte ; peut-être n'y cherchait-elle que le piquant et poétique contraste qui anime et dramatise tout dans cette vie. Ne vous rappelez-vous point avoir dansé avec quelque jeune femme qui se livrait de toute l'expansion de ses pas à la chaîne anglaise, à la valse ou aux galops, et qui, dans l'intervalle de chaque contredanse, rabattait sur ses yeux ses longues boucles comme autant de branches tombantes de saule pleureur ? son rôle changeait dès lors. Elle n'aimait point la danse, elle l'abhorrait ; ce vide et vain plaisir ne lui était qu'ennui ; elle eût préféré être dans un cimetière, y errer au clair de lune, y mourir. — A vous, madame ! — Et, bon-dissant comme une balle élastique, elle s'élançait dans l'avant-deux de l'été. Elle avait fait sa poésie, son contraste, son élégie avec accompagnement joyeux, ou sa ronde dansante avec basse continue de *Dies irae*. N'est-ce pas dans *Lucrèce Borga* que le chant du *De profundis* est le thème funèbre autour duquel dansent les cadences les plus folles et les trilles les plus enivrants ? *Viellir !* disait en soupirant pour la troisième fois cette aimable femme ; on ne sait pas ce que c'est que cette souffrance, on ne la plaint point, on serait tenté d'en rire, et cependant c'est la plus vive de toutes les souffrances d'ici-bas. *Viellir* et *être vieille* sont deux choses bien différentes. Quand l'âge est venu, irrémédiable et fatal, il faut bien s'y résigner, on a évoqué l'esprit à la place de la beauté, c'est une grâce qui a changé de costume ; de jeune première, la comédienne est passée au rôle de mère, on s'est habituée à voir ses enfans grands et ses adorateurs devenir amis. On est entré au port, on est à l'ancre du repos, on a vieilli. Mais *veillir !* c'est ce que doit éprouver la rose quand, vers la fin de son jour, elle sent s'évanouir son parfum, se ternir ses vives couleurs, et ses pétales de pourpre tendre

à se détacher. *Viellir* n'est pas plus la vieillesse que *mourir* n'est la mort. — Et quelle torture plus grande, je vous le demande, pour vous donner une exemple tout terre à terre, quelle torture plus grande que *le mourir* à la balance, lequel jeu ressemble beaucoup à la vie ? On a d'abord été balancé de çà, de là, fendant l'air comme un aiglon ; on a respiré à pleins poumons, on a vécu avec une rapidité enivrante ; tout-à-coup la main qui vous poussait s'arrête, et vous voilà ballotté languissamment comme le balancier de la pendule qui va finir. A chacune de ces affadissantes oscillations le cœur tourne, se gonfle, il est sur le point de défaillir. Oh ! que j'aime bien mieux qu'un poignet rigoureux arrête soudain la corde, et que l'on meure tout-à-coup, sans *veillir*, sans *mourir*.

— Eh bien ! c'est moi qui vous arrête sur cette pensée qui sent son suicide. Parlez de toutes les modes du jour, du mois, de l'année, de toutes les modes riantes, mais de celle-ci, sombre et maudite, n'en parlez que pour la flétrir. — Vous allez vous révolter, je le vois, et dire que les hommes ne peuvent sentir le mortel désespoir de la femme belle, fraîche, adorée hier, qui demain sera passée, sans beauté, sans adorateurs. — Vous vous trompez ; on peut le concevoir en se rappelant un poète du siècle dernier, qui avait composé des poésies fugitives assez pour se rendre immortel sous Louis XV, et de plus un grand opéra. Ces œuvres n'étaient point de nature à lui faire éclater la cervelle de trop de génie dépensé ; elle partit néanmoins, il devint fou... que dis-je ?... pire... imbécille, idiot. — Être inoffensif, *innocent* comme on dit, il s'était plaint de tout le monde pour ce qu'il avait perdu. Afin de le distraire et de le soulager, car la mélodie est un baume puissant appliqué sur la démence, on le conduisait tous les soirs à l'Opéra, et le malheureux insensé assistait souvent à sa pièce sans y prendre plus d'intérêt qu'à toute autre. Il était cependant pour lui des éclairs de lucidité, et il



arrivait alors que pendant un morceau de poésie qu'il fit jadis avec amour, et que rehaussait la musique pénétrante, il se réveillait en sursaut, il rouvrait les yeux de son ame, s'élevait dans sa loge, frappait des mains et s'écriait avec extase : « Oh ! c'est moi qui ai fait cela ! » Il eût été magnifique de rester dans cet élan, d'y vivre ou d'y mourir. — Vous voyez, madame, qu'on peut comprendre votre balancoire en songeant qu'il fallait que le poète retombât dans son néant.

Il était plus malheureux que vous, femmes qui vieillissez, car vous ne retombez pas dans le néant, ou, si cela arrive, c'est votre faute, c'est que vous n'avez pas préparé pour vous recevoir un lit comme s'en fait étendre l'acteur prévoyant qui doit se précipiter sur la scène, lit semé de myrtes et de roses, du moins lit de bien-être, de repos, de douces causeries et desouvenirs; et quoi de plus beau que les souvenirs ? ce sont les véritables poésies de la vie, et les heureuses créatures qui s'en sont assuré de bons, de toujours précieux à la mémoire, descendent doucement à la vieillesse. En leur dix-huit ans, elles se sont senties emportées dans les airs par le ballon de leur riant et avide jeunesse, mais en même tems elles se sont dit que nul ballon ne restait toujours dans les airs, où le vent qui est la vie doit un jour s'affaiblir, et le ballon tombe de tout son poids comme toute femme qui jeune n'a point songé au vieil âge. Alors, et pendant que leur ballon était dans toute l'expansion de leur juvénile essor, elles ont élevé au-dessus un pavillon protecteur composé d'arts et d'études, de bonté d'ame et de grâces qui sont de tout âge, et quand elles se sont aperçues que le ballon pesait dans l'air, elles ont étendu ce parachute; mille bons resouvenirs de charité et de tendresse de cœur l'ont rempli d'un gaz embaumé, ils le font descendre gracieusement, et le ballon arrivé mollement au jour de la vieillesse sans ressentir la secousse du vieillir.

Non, non, je ne puis croire qu'une

femme soit assez humble pour vouloir; parce qu'elle perd un peu en fraîcheur et en beauté, et que son esprit est moins gaillardement vêtu, dédaigner cette vie qu'une ame rend toujours jeune, et la jeter dans un coin comme un ruban passé et une robe de forme vieillie.

ERNEST FOUNET.

## Théâtres.

OPÉRA. — Succès à l'*Ile des Pirates* ! La mise en scène est pauvre, mesquine; les décors sont peu de chose en comparaison de la pompe théâtrale de *Robert-le-Diable* et de la *Juive*; mais la danse enivrante de M<sup>lles</sup> Fanny et Thérèse Ellsler, des deux Noblet et de M<sup>me</sup> Montessu, ont compensé cette mise en scène. On voit que ce ballet n'est qu'une transition, un intermède entre la *Juive* et la magnifique partition de la *Saint-Barthélemy* de Meyerbeer que nous admirerons bientôt.

Quant au sujet de la pièce, il est fort simple et l'intrigue des plus faciles à comprendre. Une sorte de Fra-Diavolo maritime, le corsaire Akbar, sous le nom de Moncaldi, est près d'épouser Mathilde, seconde fille de la veuve du marquis de Montelbano, noble dame qui habite les états romains. Ottavio, officier de la marine des Deux-Siciles, amant de Mathilde, et qu'elle a cru tué en duel, arrive pour s'opposer à la conclusion de ce fatal mariage; mais Akbar, pour en finir au plus vite, se fait connaître comme pirate, situation qui semblerait imitée du *Corsaire* de lord Byron, et enlève Mathilde avec Rosalie, sa sœur aînée, après avoir blessé Ottavio son rival.

Le second acte se passe à bord d'un navire des pirates. Les deux sœurs sont prisonnières du faux Moncaldi, et se promettent d'employer contre leur ravisseur la dissimulation et la coquetterie. Le forban survient et préside à des jeux, à des



luttres des matelots ; il fait même de la justice distributive à coups de pistolet sur un de ses subordonnés qui s'est permis de poignarder un de ses camarades à la suite d'une querelle. Les jeux, la bacchanale reprennent, et Ottavio, guéri de sa blessure et déguisé, vient se mêler à l'orgie ; il se fait recevoir pirate, et comme tel il choisit, d'après son droit, Mathilde et sa sœur pour compagnes,

Akbar, furieux d'un tel choix, défie et combat Ottavio, qu'il ne reconnaît point. Les forbans prennent parti pour leur nouveau camarade ; mais attaqués par un ennemi supérieur, le danger commun les rallie à leur chef. Combat naval, le navire qui porte les pirates coule bas, et leur chef, vaincu par son rival, se poignarde aux yeux de Mathilde.

Les auteurs de ce ballet en quatre actes sont MM. Henri et \*\*\*\*, la musique de MM. Gide, Carlini, Rossini et Beethoven. Les décors sont dus à MM. Despléchin, Séchan, Fenchères et Diéterle. Bref, le succès a été complet ; de bruyantes salves d'applaudissemens ont accompagné le nom des auteurs de cette production.

— VARIÉTÉS. *Roger ou le Curé de Champaubert*, a réussi à ce théâtre. Les auteurs de ce vaudeville en deux actes sont MM. Maillan et Achille. C'est dans cette pièce qu'ont débuté Francisque aîné et Rébard. Ces deux artistes ont répondu à l'attente publique, et figurent honorablement sur la liste des acteurs des Variétés. M<sup>lle</sup> Pauline a beaucoup contribué au succès de cette représentation.

— La Gaité va bientôt reprendre le cours de ses représentations ; la direction de ce théâtre a déjà reçu un drame intitulé *David Rizzio*.

## Album.

M. Victor Hugo doit lire très-prochainement un nouvel ouvrage à la Comédie-Française.

— La ville de Charleroi se distingue par des paris bizarres. M. S. a parié qu'il ferait dix lieues à cheval pendant qu'un escargot parcourerait dix pouces d'espace sur une pierre couverte de sucre râpé. Le même M. S. a parié avec un autre individu à qui resterait le plus long-tems dans la Sambre. Après six heures de séjour dans l'eau, M. S. ayant demandé son bonnet de nuit en déclarant qu'il ne sortirait de la rivière que le lendemain, son adversaire s'est avoué vaincu.

— L'attentat du 28 a déjà trouvé le chemin du théâtre à Londres ; il était annoncé pour lundi soir chez Astley, sous le titre de : *La Machine infernale, ou la Mort du maréchal Mortier*.

— On vient de placer au Luxembourg quelques tableaux qui ont brillé à la dernière exposition. Ce sont : *Anne d'Autriche au Val-de-Grâce* et *la Mort de la Grande-Dauphine* de M. Beaume ; *Lara*, (sujet tiré de lord Byron) par M. Jollivet, et un charmant paysage de Renoux. Le tableau de *la Mort de la Grande-Dauphine* a été gravé en manière noire, et se voit partout.

— Il est question d'élever une colonne de cinquante pieds de hauteur en face de la maison de l'attentat, boulevard du Temple, et près de l'arbre où le maréchal Mortier est tombé. Les noms des victimes y seront gravés en lettres d'or.

—  
A ce Numéro est jointe la planche 1184.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n° 2, et chez tous les directeurs de Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.



IMPRIMERIE DONDEY DUPRÉ, RUE SAINT LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



# Modes de Paris.

20 Août 1835.

Nº 28.



## Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens Nº 21 près le passage de l'Opéra.

Chapeau en crêpe et Redingote en Mousseline garnie de Dentelle.

Faits de Mme. Colonne-Martin place Vendôme

Messrs S. & J. Fuller Nº 36 Rathbone Place, London.